



# L'ANNEXION RÉPUBLICAINE DE MACHIAVEL DANS LA PENSÉE ANGLO-SAXONNE : PRINCIPES, FINALITÉS, EFFETS INTERPRÉTATIFS ET TENSIONS INTERNES

Marie Gaille-Nikodimov

## ► To cite this version:

Marie Gaille-Nikodimov. L'ANNEXION RÉPUBLICAINE DE MACHIAVEL DANS LA PENSÉE ANGLO-SAXONNE : PRINCIPES, FINALITÉS, EFFETS INTERPRÉTATIFS ET TENSIONS INTERNES. Machiavelli nel XIX et XX secoli/Machiavel aux XIXe et XXe siècles, 2007. halshs-01309140

**HAL Id: halshs-01309140**

**<https://shs.hal.science/halshs-01309140>**

Submitted on 28 Apr 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## L'ANNEXION RÉPUBLICAINE DE MACHIAVEL DANS LA PENSÉE ANGLO-SAXONNE :

### PRINCIPES, FINALITÉS, EFFETS INTERPRÉTATIFS ET TENSIONS INTERNES

*The study of history seemed to me of overwhelming importance and irresistible attraction because of the world in which I had grown up, a world of politics (...) War, revolution, and social turmoil, in an interlocking chain, shaped the crucial years of my youth.*  
Felix Gilbert, *A European past, 1905-1945*<sup>1</sup>

Le républicanisme est une idéologie et une théorie politiques qui connaissent une forte implantation dans le monde anglo-saxon. Dans son versant théorique, ce courant de pensée se revendique de plusieurs pères fondateurs. Parmi eux, Machiavel figure en bonne place, même si l'on peut se dire républicain sans faire référence à son œuvre. Si la réputation républicaine de Machiavel est ancienne dans la pensée politique anglo-saxonne,<sup>2</sup> deux auteurs ont contribué à la perpétuer dans les trente dernières décennies : J. G. A. Pocock et Q. Skinner.

Cette annexion républicaine de Machiavel dans le monde anglo-saxon noue ensemble trois enjeux : une interrogation méthodologique sur la pratique de l'histoire des idées politique ; une interprétation de la place occupée par Machiavel dans l'histoire de la pensée politique ; à partir de celle-ci, une thèse sur l'usage contemporain de la pensée machiavélienne.<sup>3</sup>

La vision d'un Machiavel républicain s'inscrit dans une stratégie de positionnement vis-à-vis du libéralisme politique comme tradition de pensée et comme théorie de la liberté. Héritant des travaux de H. Baron sur l'humanisme civique et la tradition républicaine florentine et de F. Gilbert sur la pensée politique florentine, elle ne se développe pas de manière unifiée. Q. Skinner propose en effet une conception mixte, à la fois républicaine et libérale, en rupture avec celle développée par J. G. A. Pocock. Tous deux se retrouvent cependant dans une commune opposition à la philosophie et se définissent comme des historiens de la pensée politique. Ils avancent l'idée d'une utilité critique de cette histoire (celle-ci permettant de se défaire de certaines illusions conceptuelles), aspect auquel on peut ajouter la possibilité de penser le présent par analogie avec le passé. Tous deux semblent partager également la même méthode, fondée sur l'attention au contexte. Toutefois, celle-ci s'avère pensée par l'un et l'autre dans des cadres de référence tout à fait distincts, linguistique pour Q. Skinner, inspiré par Austin et le *linguistic turn*, d'étude des paradigmes pour J. G. A. Pocock, influence par les travaux de Th. Kuhn. Ces méthodes ont paradoxalement un même effet, celui de gommer la réflexion sur le conflit civil centrale chez Machiavel. J. G. A. Pocock et Q. Skinner se rencontrent donc à plusieurs reprises dans l'élaboration d'un Machiavel républicain, mais leurs chemins se séparent aussi plus d'une

<sup>1</sup> F. Gilbert, *A European past, 105-1045*, W. W. Norton & Company, New-York & Londres, 1988, pp. 26-27.

<sup>2</sup> Cf. sur ce point F. Raab, *The English face of Machiavelli, a changing interpretation, 1500-1700*, Londres, Routledge and Kegan Paul & Toronto, University of Toronto press, 1965 et de manière spécifique sur l'œuvre de Milton, *Milton and republicanism*, éd. Q. Skinner, D. Armitage, A. Himy, Cambridge, Cambridge University Press, 1995 et l'édition par J. G. A. Pocock des œuvres de J. Harrington : *The Political works of James Harrington*, Cambridge, Londres, New-York, Cambridge university press, 1977 ; *The Commonwealth of Oceana and A system of politics*, Cambridge, Cambridge university press, 1992 [en français : Océana, tr. de P. F. Henry revue par Fr. Delastre, préface de J. G. A. Pocock : L'œuvre politique de Harrington, tr. de Cl. Lefort et D. Chauvaux, Paris, Belin, 1995].

<sup>3</sup> M. Senellart a déjà souligné le caractère indissociable de ces trois dimensions in 'Républicanisme, *eudemonia* et liberté individuelle : le modèle machiavélien selon Skinner', in : *Aristotelica et luliana, Instrumenta patristica*, XXVI, 1995, pp. 259-287.

fois. L'écart le plus profond réside d'ailleurs peut-être dans la définition qu'ils donnent du républicanisme : associé à l'humanisme civique et à l'héritage aristotélicien pour l'un, conception différente de la participation politique pour l'autre.

### **I. Un positionnement vis-à-vis du libéralisme politique comme tradition de pensée et théorie de la liberté**

Dans un cas comme dans l'autre, le développement d'une interprétation républicaine de Machiavel est une réaction critique explicite et assumée vis-à-vis du libéralisme politique. J. G. A. Pocock entend dénoncer une prétention d'exclusivité : celle du libéralisme à être la seule source de la pensée politique américaine et la seule capable de répondre aux interrogations politiques du présent. *Le Moment machiavélien, la pensée politique florentine et la tradition républicaine atlantique*, publié en 1975, propose une vision de l'histoire politique américaine en rupture avec l'idée d'un triomphe, progressif mais indiscutable, du libéralisme.<sup>4</sup> Cette perspective, qui conduit à confondre pensée politique et pensée du droit, dissimule selon lui une composante essentielle de la pensée politique anglaise et américaine : le républicanisme, dont les sources doivent être recherchées dans la réflexion des humanistes civiques de la Renaissance.

L'expression de « moment machiavélien » a dans cet ouvrage un double sens : elle renvoie d'une part à une pensée politique située dans l'espace et le temps – celle de l'humanisme civique à Florence ; elle désigne en outre une façon spécifique de concevoir le temps de l'action politique, qui confère une place à la contingence, contre la nécessité, au transitoire, contre le permanence, au devenir inconnu, contre la providence et l'eschatologie. À l'époque de Machiavel, elle met en scène la cité républicaine soumise à un chaos d'événements (guerres avec les « barbares » étrangers et conflits civils), dont elle ne maîtrise pas, ou mal, le cours. Elle utilise quelques concepts clés pour rendre compte de cette situation : seule la « vertu » peut faire face à la mauvaise « fortune » et à la « corruption ». Ce langage a voyagé de le temps, au prix de quelques transformations. Pocock estime ainsi qu'il est passé de Florence à l'Amérique des pères fondateurs. Au cours de ce voyage, il a permis de formuler des interrogations à propos de problèmes qui appartenaient à un autre temps que celui de Machiavel. Dans la pensée politique anglo-saxonne, il nourrit les idées de gouvernement équilibré, l'affirmation du rôle des armes, de la vertu et de la participation civique.

L'intention de Q. Skinner est sensiblement différente. Il est moins critique de la tradition libérale qu'il ne veut l'infléchir dans une direction spécifique en proposant un libéralisme républicain, si paradoxale que puisse apparaître dans un premier temps cette combinaison. On comprendra les raisons de formuler un tel hybride en revenant à la distinction faite par I. Berlin entre deux questions : 'par qui suis-je gouverné ?' et 'jusqu'à quel point suis-je gouverné ?' [*By whom am I governed ?/ How much am I governed ?*]. L'idée de liberté positive répond, pour I. Berlin, à la première question, et celle de liberté négative à la seconde. La liberté négative désigne l'espace dans lequel l'homme agit sans rencontrer d'obstacles posés par autrui à son action, tandis que la liberté positive renvoie à l'idée d'être son propre maître.<sup>5</sup> Contrairement aux libéraux qui reprendront à leur compte l'idée de liberté négative pour définir la liberté dans les démocraties pluralistes contemporaines, I. Berlin ne rejette pas l'idée de liberté positive et n'exclut pas qu'un régime

<sup>4</sup> En français : J. G. A. Pocock, *Le Moment machiavélien, la pensée politique florentine et la tradition républicaine atlantique*, tr. de L. Borot, Paris, PUF, 1997.

<sup>5</sup> I. Berlin, *Liberty*, H. Hardy (éd.), Oxford University Press, 2002, p. 169 et p. 178.

fondé sur l'idée de liberté négative soit brutal, exploiteur et injuste. Il dénonce seulement la perversion de l'idée de liberté positive dans les régimes autoritaires et affirme que, du point de vue historique, cette perversion a été plus fréquente que celle de l'idée de liberté négative.<sup>6</sup> Les libéraux qui excluent l'idée de liberté positive de leur outillage théorique et assimilent la liberté politique à la liberté négative ont donc radicalisé les conclusions posées par I. Berlin. C'est ce geste que critique Q. Skinner.

Sa critique ne porte pas sur la hiérarchisation libérale entre la justice et le bien commun, qu'il fait sienne (primat du juste sur le bien), mais sur la définition des conditions nécessaires à la poursuite, par chacun des citoyens, des fins qu'ils se donnent.<sup>7</sup> En s'en tenant à une notion négative de la liberté, on sape selon Q. Skinner les conditions même de la liberté. Une telle critique passe par un geste analogue à celui qu'effectue J. G. A. Pocock dans *Le Moment machiavélien* : exhumer et présenter un courant de pensée négligé dans la pensée politique contemporaine, le républicanisme classique. Dans le courant républicain de la Renaissance italienne, la pensée des conditions de la liberté se déploie dans une interrogation sur la liberté des cités, et non sur celle des individus. Une cité peut être dite libre lorsqu'elle est indépendante et/ ou que ses citoyens déterminent ensemble les fins qu'elle doit poursuivre, au sein d'un gouvernement républicain. Il fait de ce cadre de réflexion le fondement de son argumentation et donne à Machiavel un rôle de premier plan au sein de celui-ci.<sup>8</sup> Pour lui, l'intérêt du républicanisme machiavélien tient à l'obsession qui le hante des risques internes et externes encourus par la cité libre et au fait qu'il présente une vision pluraliste des fins poursuivies par les citoyens articulée à une théorie de la participation active des citoyens à la vie civique. Machiavel met en évidence que l'ambition personnelle de certains citoyens est un danger, le plus grave qui soit, à l'encontre de la liberté et de la vie d'une république.<sup>9</sup> Dans cette perspective, la vigilance est la première qualité requise chez les citoyens pour préserver la liberté de leur cité. Il leur faut être soldat pour se prémunir contre les attaques extérieures, mais aussi prendre des dispositions contre la *libido dominandi* de certains citoyens ambitieux.<sup>10</sup> Q. Skinner voit dans la pensée de Machiavel une articulation de l'idéal antique de vertu civique et du concept moderne de liberté individuelle, à partir de laquelle il est possible de proposer une conception de la démocratie pluraliste à la fois distincte de la vision libérale et de la vision communautarienne de la démocratie. Il propose donc à travers l'interprétation de son œuvre une conception libérale-républicaine de la liberté. Il n'est pas inintéressant de noter que J. Rawls a de son côté effectué un pas vers le républicanisme, ou du moins une certaine forme de celui-ci, en réagissant aux critiques adressées à la *Théorie de la justice* (1971). Il s'est en effet dit proche d'une certaine forme de républicanisme classique - dont Machiavel et Tocqueville seraient les représentants - qui voit dans la vie politique le moyen de la protection des libertés (distinct d'un républicanisme fondé sur « l'humanisme civique » d'inspiration aristotélicienne qui fait de la vie politique le lieu par excellence de la vie bonne).<sup>11</sup> En ce sens, Q. Skinner et J. Rawls sont assez proches l'un de l'autre.

## II. Machiavel, penseur républicain

<sup>6</sup> I. Berlin, *Ibid.*, p. 39 sqq.

<sup>7</sup> Q. Skinner, 'Sur la justice, le bien commun et la priorité de la liberté', in : *Communautariens et libéraux*, Textes réunis et présentés par A. Berten, P. de Silveira, H. Pourtois, PUF/ Philosophie moderne, 1997, p. 215.

<sup>8</sup> Q. Skinner : 'Sur la justice, le bien commun et la priorité de la liberté', in : *Communautariens et libéraux*, Opus cit., p. 216.

<sup>9</sup> Q. Skinner, *Ibid.*, pp. 218-219.

<sup>10</sup> Q. Skinner, *Ibid.*, p. 221, cf. Aussi pp. 225-226.

<sup>11</sup> J. Rawls, *Justice et Démocratie*, intro., prés. et glossaire de C. Audard ; tr. dir. par C. Audard, Paris, Le Seuil, 1993. réf complète

Dans la pensée politique anglo-saxonne, J. G. A. Pocock et Q. Skinner ne sont pas les premiers, au 20<sup>ème</sup>, à avoir renoué avec l'hypothèse d'un Machiavel républicain. Leur chemin était déjà balisé par les travaux de H. Baron et de F. Gilbert. En effet, le premier avait entrepris de remettre en cause l'hypothèse de J. Burckhardt sur les ambivalences de la modernité et de l'individualisme inventé à la Renaissance.<sup>12</sup> Il avait proposé une vision positive de la première, caractérisée selon lui par l'idée de participation politique, de gouvernement constitutionnel et de sûreté dans la possession privée ainsi qu'une interprétation de la Renaissance comme moment où de semblables valeurs avaient été cultivées et défendues. H. Baron avait utilisé dans cette intention le terme de « *Bürgerhumanismus* » (*civic humanism, humanisme civique*) en 1925 pour désigner la réunion de deux courants de pensée présents à Florence en réaction à l'expansionnisme milanais qui menaçait l'indépendance du gouvernement florentin : l'humanisme pétrarquiste et la pensée politique guelfe, patriotique et favorable aux institutions républicaines. L'humanisme civique, qui résulte de leur fusion, exalte selon lui la défense de la liberté politique et un engagement actif du citoyen dans celle-ci. Comme tel, cet humanisme lui apparaissait être le maillon essentiel de transmission de la conception antique de la citoyenneté à l'époque moderne. Machiavel pouvait de prime abord apparaître comme un élément rebelle dans cette conception de la Renaissance. Aussi n'est-il pas surprenant de voir H. Baron s'intéresser de près à son œuvre, après avoir étudié celle de Leonardo Bruni comme fondateur de la tradition républicaine florentine. 'Machiavelli, the Republican Citizen and the Author of *The Prince*', article publié en 1961, lui permet de réconcilier Machiavel avec la tradition républicaine florentine : il y défend l'idée que *Le Prince* est une œuvre isolée au sein du *corpus* machiavélien et qu'elle a été composée bien avant les *Discours sur la première décade de Tite-Live*. C'est cette œuvre qui rend compte des convictions véritables de Machiavel, en l'occurrence républicaines, et permet à son exégète d'en faire un héritier de Leonardo Bruni.

De son côté, F. Gilbert, après avoir publié en 1939 un article dans lequel il étudie l'écart entre la pensée de Machiavel et celle des républicains du *Quattrocento*,<sup>13</sup> semble avoir évolué vers une position assez proche de celle de H. Baron sur ce point. En 1953, il publie une étude sur la structure et la composition des *Discours*, où il affirme qu'il s'agit là de l'œuvre la plus importante de Machiavel et celle qui le rattache à l'humanisme républicain du *Quattrocento*.<sup>14</sup> Il demeure en désaccord avec H. Baron sur la datation de l'écriture du *Prince* et des *Discours*, mais contribue avec lui, dans l'après-guerre, à en faire le représentant du républicanisme classique : « grâce à leurs écrits influents, à la fin des années 1960, la réhabilitation de Machiavel était aussi complète que possible, l'ancien conseiller au service du mal étant désormais perçu comme un apôtre de la vertu républicaine ».<sup>15</sup> J. G. A. Pocock et Q. Skinner héritent donc d'une vision républicaine de Machiavel déjà solidement constituée. Il est en particulier remarquable de voir qu'entre ces historiens et le travail de J. G. A. Pocock, il existe un élément de liaison directe. Il s'agit du travail de G. Wood, américaniste qui, très influencé par les travaux de H. Baron et F. Gilbert sur l'idée républicaine, publie en 1969 *The Creation of the American Republic, 1776-1787*,<sup>16</sup> développant une conception républicaine de la politique américaine. C'est sur ses traces que marche J. G. A. Pocock en étudiant la doctrine

<sup>12</sup> J. Burckhardt, *Die Cultur der Renaissance in Italien*, Basle, 1860 [*Civilisation de la Renaissance en Italie*, 3 vol., tr. de H. Schmitt, revue par R. Klein, préface de R. Klein, Paris, Le Livre de Poche, 1958].

<sup>13</sup> F. Gilbert, 'The humanist concept of the prince and The Prince of Machiavelli', in : *The Journal of Modern History*, décembre 1939, vol. XI, N° 4, pp. 449-483 [en français : Le concept humaniste du prince et Le Prince de Machiavel', tr. de M. Gaille-Nikodimov, in : *Cahiers philosophiques*, avril 2004, N° 97, pp. 87-115].

<sup>14</sup> F. Gilbert, 'The Composition and Structure of Machiavelli's *Discorsi*', in : *Journal of the History of Ideas*, 14, N° 1, 1953, pp. 136-156 vérifier l'année ou 1963

<sup>15</sup> W. J. Connell, 'The Republican idea', in : *Renaissance civic humanism. Reappraisals and Reflections*, éd. J. Hankins, Cambridge University Press, 2000, p. 18 [ma trad.]. L'analyse de la filiation entre J. G. A. Pocock et Q. Skinner et H. Baron et F. Gilbert doit beaucoup à ce chapitre.

<sup>16</sup> G. Wood, *The Creation of the American Republic, 1776-1787*, Chapel Hill, University of Carolina Press, 1969.

politique propre à l'Amérique républicaine et en la reliant, dans *Le Moment machiavélien*, à la tradition républicaine de l'Europe à la Renaissance et de l'Antiquité.

### III. Machiavel, penseur libéral ?

Dans cet ensemble d'interprétations qui assoient solidement la réputation de Machiavel comme républicain au sein de l'historiographie politique anglo-saxonne, l'originalité se situe sans doute du côté de la thèse de Q. Skinner selon lequel Machiavel se rattache à la vision républicaine de la politique mais aussi à la tradition politique libérale en ce qu'il a pensée un pluralisme des fins. L'idée de choix de vie différents, fondamentale au libéralisme politique, n'est pas absente de la pensée de Machiavel. Selon lui, le peuple veut être libre pour « vivre en sûreté », tandis que les grands le veulent « pour commander ». Machiavel conçoit que ces désirs de commander et de ne pas être commandé n'expriment pas les fins dernières poursuivies par les grands et le peuple, mais il ne s'intéresse guère à celles-ci. Il privilégie ces désirs car l'examen de leur relation lui permet de poser directement la question de la distribution des magistratures dans la cité. Or, il s'agit là de deux rapports antagoniques au pouvoir plutôt que des choix de vie au sens où l'entend aujourd'hui la pensée libérale. Faire de Machiavel un penseur du pluralisme des fins, le rattacher sur ce point à la tradition libérale, revient donc à gommer la spécificité du conflit civil machiavélien, qui se joue entre un désir de dominer et un désir de n'être pas dominé et qui met aux prises deux tendances incompatibles – spécificité qu'avait pourtant bien mis en évidence I. Berlin.<sup>17</sup>

L'usage skinnerien de la pensée machiavélienne pose de manière spécifique la question d'une pensée libérale du conflit et le cas échéant, celle de la nature du conflit envisagé par le libéralisme politique. Il est important de souligner qu'il y a là deux interrogations et non une seule. L'on a pu souligner, à juste titre, que la première est d'un intérêt majeur pour la pensée libérale en général, car il s'agit de savoir si elle reconnaît en son sein une réflexion sur la légitimité et la fécondité des dissensions politiques et sociales, dont Montesquieu pourrait être considéré comme l'un des représentants les plus importants.<sup>18</sup> Mais il faut aussi poser la seconde. À supposer que l'un des chemins suivis par la pensée libérale soit la réflexion sur les dissensions, encore faut-il savoir de quel ordre elles sont. La pensée libérale ne présuppose certes pas un corps social homogène. Cependant, l'hétérogénéité tient à des choix de vie et non à des rapports au pouvoir et ces choix doivent pouvoir, sauf exception, être poursuivis dans la même communauté politique, éventuellement au prix de quelques compromis. Or, ce n'est pas la même chose de considérer des conflits qui peuvent être résolus dans le cadre d'une négociation ou à travers un compromis et d'avancer, comme le fait Machiavel, qu'il y a des conflits irréductibles dans la cité.<sup>19</sup> Cette différence rend difficilement pensable la greffe de la pensée machiavélienne au libéralisme politique. C'est là un aspect problématique de l'usage que propose Q. Skinner de la pensée machiavélienne.

<sup>17</sup> I. Berlin, 'The Birth of Greek Individualism', in : *Liberty*, Opus cit., p. 293

<sup>18</sup> S. Audier, 'Machiavel, héritier du républicanisme classique ?', in : *Libéralisme et républicanisme*, Cahiers de Philosophie de l'Université de Caen, 2000, N° 34, p. 32 et 34.

<sup>19</sup> On lira sur ce point avec intérêt la réflexion de A. Hirschman, 'Social conflicts as pillars of democratic market societies', in : *A propensity to self-subversion*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1995. Je me permets de renvoyer à deux de mes articles sur la question du libéralisme comme pensée du conflit : 'L'ordre conflictuel du politique : une formule ambiguë - Schmitt et Foucault, lecteurs de Machiavel', in : *Multitudes*, 13, Été 2003 et « Que Dieu puisse nous rendre nos conflits de classe ! » Albert Hirschman face aux conflits des démocraties multiculturelles, in : G. Borrelli (dir.), *Conflitti, teorie dei conflitti e mondializzazione*, Rome, Laterza (à paraître, 2005).

#### IV. Historien de la pensée politique ou philosophe ?

Le geste qui consiste à exhumer dans le passé un courant de pensée pour servir la réflexion contemporaine n'est pas anodin. J. G. A. Pocock et Q. Skinner le définissent avec soin et dans une intention polémique. Tous deux se posent en historiens de la pensée politique et entendent présenter les idées dans leur contexte d'énonciation. Leur démarche trouve son origine dans une critique de la philosophie, en ce qu'elle prétendrait étudier des questions universelles dans les grands textes. Dans *Politics, language and time*, J. G. A. Pocock dénonce l'inattention du philosophe au contexte d'énonciation des idées :

Seul l'historien, ou plus précisément l'homme engagé dans une enquête historique s'intéresse au fait de savoir dans quelle mesure l'usage qu'un auteur fait des mots coïncide avec celui de son interprète contemporain. Dans sa position, il doit constater que la communication entre un auteur et son interprète est du même genre que celui imaginé par Pétrarque entre lui et Cicéron ou Tite-Live 'de vous, dans votre époque, à moi, dans la mienne'. Partant, il doit observer que cela implique nécessairement une part de traduction et par conséquent de trahison (...) il murmurerait au philosophe ou au théoricien politique 'Hobbes n'a pas signifié ceci par ces mots ; mais vous pouvez le faire si vous l'estimez utile. Cependant, ne faites pas précéder votre pensée d'un *Hobbes a dit*, et encore moins du malhonnête pseudo-présent *Hobbes dit*'.<sup>20</sup>

Q. Skinner a repris ces thèses à son compte, défendant l'idée que les œuvres politiques sont des réponses à des problèmes suscités par la vie politique à l'époque où elles ont été écrites et celle selon laquelle les « grands textes » doivent être resitués dans leur époque.

Cette opposition entre la philosophie et l'histoire de la pensée ne va pas de soi. Elle est même difficilement compréhensible dans certaines cultures où la pratique de la philosophie est intimement associée à celle de l'histoire de la philosophie. On ne saurait trop souligner combien elle doit au développement, dans le monde anglo-saxon, d'une philosophie politique analytique et de la méthode dite de la reconstruction rationnelle des arguments. C'est en rupture avec celle-ci que J. G. A. Pocock et Q. Skinner ont conçu leur propre méthode de lecture et d'interprétation. La philosophie politique a longtemps été un non-sens pour la pensée analytique, mais celle-ci a évolué au fil du temps et abouti à l'idée qu'elle était moins liée à un ensemble de thèses qu'à une méthode. La publication en 1971 de la *Théorie de la justice* par J. Rawls a donné le coup d'envoi d'une philosophie politique analytique.<sup>21</sup> Si le style d'écriture de J. Rawls est emprunté à la philosophie analytique, son travail entretient pourtant une relation forte avec la tradition de la philosophie morale et politique. Il revendique le même espace que les philosophes classiques.<sup>22</sup> La tradition textuelle de la philosophie constitue pour lui une sorte de boîte à outils pour penser les questions contemporaines.<sup>23</sup> Cependant, il entend « présenter les idées du passé sous la forme la plus rationnelle possible de manière à en évaluer avec précision la portée philosophique ». <sup>24</sup> En 1969, Q. Skinner a formulé très clairement les fondements méthodologiques d'une autre voie d'approche de l'histoire de la pensée et posé le principe suivant : « on ne peut dire de personne qu'il a signifié ou fait quelque chose qu'il n'aurait jamais pu accepter comme une description correcte de ce qu'il a signifié ou faire ». <sup>25</sup> Il a conservé ce principe tout au long de

<sup>20</sup> J. G. A. Pocock, *Politics, Language and Time, essays on political thought and history*, New-York, Atheneum Publishers, 1971, p. 6 [ma trad.].

<sup>21</sup> D. Weinstock, 'Philosophie politique', in : P. Engel (dir.), *Précis de philosophie analytique*, Paris, PUF, 2000, p. 242.

<sup>22</sup> B. Guillarme, Préface, in : J. Rawls, *Leçons sur l'histoire de la philosophie morale*, Paris, La Découverte, 2002 [1<sup>ère</sup> éd. en anglais : 2000], pp. 5-6.

<sup>23</sup> Ibid., p. 6.

<sup>24</sup> C. Panaccio, 'Philosophie analytique et histoire de la philosophie', in : *Précis de philosophie analytique*, opus cit., p. 330.

<sup>25</sup> Q. Skinner, 'Meaning and context', in : *Meaning and context : Quentin Skinner and his critics*, édité et introduit par J. Tully, Cambridge, Polity press, 1988 [texte d'abord publié dans *History and theory*, 8, 1969, pp.

sa pratique d'historien et de penseur politique, comme en témoigne la conclusion de sa récente monographie sur Machiavel : « être un ange qui se souvient et non un juge qui surplombe » la scène, voilà la vocation de l'historien. « Tout ce que j'ai essayé de faire », poursuit-il, « c'est de rendre compte du passé » sans utiliser les critères du présent comme un biais pour juger le passé, que ce soit de manière positive ou négative.<sup>26</sup>

Cette méthode interprétative ne produit pas les mêmes fruits que la reconstruction rationnelle des arguments propre à la démarche analytique à laquelle s'identifie en grande partie la philosophie anglo-saxonne. Q. Skinner affirme que le service rendu par l'histoire de la pensée politique est essentiellement d'ordre critique : il faut s'efforcer, dit-il, de poser aux auteurs du passé leurs questions et non les nôtres, mais précisément en cela, l'histoire des idées nous est utile en ce qu'elle permet de comprendre qu'il n'y a pas de concepts éternels. Notre vision des choses est contingente et historique, elle ne doit pas devenir une prison de l'esprit. On ne peut pas demander à l'histoire de la pensée d'apporter des réponses pour régler les problèmes du présent. Ce qu'elle nous apprend en revanche, c'est à distinguer le nécessaire du contingent. Elle nous émancipe de ce qui est faussement nécessaire et nous aide à comprendre ce que nous sommes. C'est dans cette perspective que la distinction entre liberté positive et liberté négative, qui est au cœur de sa critique du libéralisme politique, perd son évidence ; c'est également dans cette optique que l'on peut interpréter la critique pocockienne de tout prétention du libéralisme à fonder exclusivement la pensée politique américaine.

## V. L'histoire comme avertissement

Il n'est pas certain que cette profession de foi méthodologique (l'histoire de la pensée au service d'une critique politique) rende tout à fait compte de l'usage que Q. Skinner et J. G. A. Pocock font de leurs interprétations de Machiavel. Chez l'un comme chez l'autre, l'effet visé est en réalité double : il consiste certes dans la perte d'illusions conceptuelles et politiques mais aussi dans la possibilité de penser le présent par analogie avec le passé : Q. Skinner invite les citoyens à écouter l'appel machiavélien à la vigilance civique ; J. G. A. Pocock affirme que certains problèmes contemporains se posent dans des termes qui peuvent être définis de manière analogique avec ceux du « moment machiavélien ». Le passé sert ici de miroir au questionnement présent. Il n'a pas seulement une fonction de révélateur de ce qui est faux dans la pensée contemporaine ou dangereux dans le champ politique.

De ce point de vue, Q. Skinner et J. G. A. Pocock sont de nouveau les héritiers de H. Baron et F. Gilbert, dont les travaux témoignent d'une volonté d'interpréter la politique contemporaine, en particulier le cours de l'histoire suivi par l'Allemagne, à la lumière de leur étude du républicanisme florentin. Ce que E. Garin dit à propos de l'exégèse machiavélienne pratiquée en Italie dans l'entre-deux-guerres (elle revient à prendre position sur toutes les questions fondamentales de la politique) vaut aussi pour les travaux de H. Baron et de F. Gilbert.<sup>27</sup> L'interprétation qu'il développe à propos de la modernité est Florence est en concurrence avec d'autres visions de la modernité, celle de J. Burckhardt, déjà évoquée, celle d'Ernst Troeltsch (et de Max Weber et de Werner Sombart), son maître, qui associe modernité et protestantisme, et celle de E. Kantorowicz, qui souligne la modernité de l'État autocratique de Frédéric II. Dans le contexte de la république de Weimer puis de l'ascension d'Hitler au pouvoir, une telle vision de la Renaissance et de l'humanisme civique florentin a pu être

3-53], p. 28.

<sup>26</sup> Q. Skinner, *Machiavelli*, Préface, Oxford University Press, 2000, pp. 99-100.

<sup>27</sup> In : *La filosofia come sapere storico* (1945) vous le citez dans votre texte. Pouvez-vous me donner la référence exacte de ce texte ?



considérée comme une défense de la démocratie constitutionnelle contre toute vision romantique, nationaliste ou autoritaire de l'ordre politique.

De manière plus générale, F. Gilbert a également souligné combien il a été, dans son métier d'historien, marqué par le contexte politique allemand dans lequel il a grandi et étudié. Il assume également l'idée d'une histoire de la pensée utile pour la réflexion contemporaine, en ce qu'elle permet, par analogie, d'éclairer le cours des événements présents. Dans ses mémoires, *A European past*, il explique que l'étude de l'histoire et de la pensée politiques lui est apparue très tôt d'une importance fondamentale, dans la mesure où son enfance et son adolescence ont été ponctuées par des événements politiques forts (il a neuf ans quand éclate la première guerre mondiale, dix-huit ans quand la Saxe et la Bavière se trouvent au bord de la guerre civile à cause de l'inflation).<sup>28</sup> Il dit appartenir à une génération qui ne peut échapper à la politique. Or, cet intérêt pour la politique, cette conviction que l'étude de l'histoire est indispensable à la compréhension des événements et de la pensée du présent trouvent à s'épanouir dans l'étude de l'héritage politique de la Renaissance et en particulier dans celle des sources et du développement de la pensée machiavélique. Ses mémoires sont précieuses car elles éclairent ce qui dans le contexte politique et éducationnel allemand a pu favoriser chez lui l'éclosion d'une vision républicaine de Machiavel : certains des cours qu'il a suivis ont orienté ses travaux vers la pensée politique italienne de la Renaissance, comme celui de A. Weber sur la crise de la notion moderne de l'État, à partir duquel il dit avoir compris la crise de la démocratie en Allemagne et l'avènement de l'Italie fasciste, ou encore celui de C. Neumann, sur l'histoire des villes au moyen-âge et les effets culturels et politiques du développement urbain. En outre, l'un de ses professeurs, et non des moindres, F. Meneicke s'affirme dans les années 1920 sous Weimer comme un « républicain de raison ». Or, c'est avec lui que F. Gilbert a étudié *Le Prince* de Machiavel. C'est aussi sous sa direction que, tout en s'intéressant au concept d'équilibre des pouvoirs à la Renaissance, il a effectué sa dissertation sur les idées politiques et historiographiques de Johann Gustav Droysen et dit en avoir avant tout retenu une conception de l'histoire comme outil de compréhension du présent l'idée.<sup>29</sup> Ce faisceau d'éléments rend compte combien chez F. Gilbert, l'étude de l'histoire n'était pas indépendante d'une vision critique de la politique en train de se faire sous ses yeux.

## VI. Le contexte comme contexte linguistique

Les interprétations républicaines de Machiavel développées par J. G. A. Pocock et Q. Skinner ne se caractérisent pas seulement par un usage en vue du présent (désillusionnement conceptuel et avertissement politique) et un style d'enquête historique déterminé par différence avec la philosophie (telle, du moins, qu'ils conçoivent celle-ci). Elles sont également déterminées par une certaine méthode. Pour l'un comme pour l'autre, il s'agit de porter la plus grande attention au contexte d'énonciation des idées de l'auteur. Sur ce point aussi, F. Gilbert les a précédés, en indiquant qu'à ses yeux, les idées de Machiavel et Guichardin n'étaient pas des phénomènes isolés, mais s'inscrivaient dans un contexte qui avait rendu possible leur formulation et leur diffusion.<sup>30</sup> J. G. A. Pocock et Q. Skinner ont toutefois, plus que leur prédécesseur, explicite leur méthodologie. Or, derrière l'attitude commune d'une attention au contexte, se dissimulent en réalité des options, des références et des projets distincts.

<sup>28</sup> F. Gilbert, *A European past, 1905-1945*, Opus cit.

<sup>29</sup> F. Gilbert, *History : politics or culture ? Reflections on Ranke and Burckhardt*, Princeton University Press, 1990, pp. 104-105.

<sup>30</sup> On se reportera aux études de F. Gilbert sur les Rucellai, sur la pensée politique florentine à l'époque de Savonarole et de Soderini et sur Machiavel et Guichardin cf. bibliographie.

Chez Q. Skinner, cette attention est nourrie par la théorie de l'acte illocutionnaire d'Austin et par le *linguistic turn*. Il entend faire entendre la parole de l'auteur « dans le monde de langues, d'idiomes, de jeux de langage spécifique qu'il habite ».<sup>31</sup> Pour comprendre le sens de cette démarche, il vaut la peine de s'arrêter à cette longue citation :

De mon côté, je cherche à mettre moins exclusivement en valeur les principaux théoriciens que la matrice sociale et intellectuelle générale dont sont issus leurs travaux. Je commence par évoquer ce qui m'apparaît comme **les éléments les plus caractéristiques des sociétés dans et pour lesquelles ils ont écrit** ; il me semble en effet que c'est **la vie politique** elle-même qui forme les grands problèmes dont traitera le théoricien, en rendant certains champs objets de problèmes et les questions correspondantes objets de débat. Ce qui ne veut pas dire que je considère ces superstructures idéologiques comme de simples résultats de leur détermination sociale : il n'est pas moins essentiel de prendre en compte **le contexte intellectuel** dans lequel les principaux textes ont été produits, contexte fait des écrits antécédents et des idées acquises sur la société politique, ainsi que de contributions courantes, plus éphémères, à la pensée sociale et politique. Il est en effet patent que la nature et les limites du **vocabulaire normatif utilisé à une époque donnée** peuvent contribuer à montrer comment une question particulière se distingue pour devenir objet de discussion. J'ai ainsi cherché à écrire moins l'histoire des textes classiques que celle des idéologies, et pour cela à construire un cadre général dans lequel peuvent s'inscrire les livres des grands théoriciens (...) Que pouvons-nous donc saisir au juste par cette approche, qui nous aurait échappé à la simple lecture des textes classiques ? Je pense globalement qu'elle nous permet de caractériser *l'acte* que commettaient leurs auteurs en les écrivant. On peut commencer à voir non plus seulement les arguments qu'ils présentaient, mais aussi les questions auxquelles ils cherchaient à répondre, et leur position envers les hypothèses et conventions dominantes dans le débat politique, leur attitude d'acceptation et de soutien, de mise en cause et de rejet, ou même de dédain polémique. Nous ne pouvons espérer atteindre ce niveau de compréhension en nous en bornant aux textes eux-mêmes. Pour le voir comme réponses à des questions précises, il nous faut connaître la société où ils ont été écrits ; et pour évaluer avec justesse la tendance et la force de leurs arguments, il nous faut connaître le vocabulaire politique général de l'époque (...) En cherchant à situer ainsi un texte dans le contexte qui lui revient, ce n'est pas seulement un décor qui se propose à l'interprétation : c'est l'acte d'interprétation lui-même qui commence. [souligné par moi]

Q. Skinner dit sa dette à l'égard de J. L. Austin et de sa théorie de l'acte illocutionnaire. Dans la huitième conférence de *Quand dire, c'est faire*, ce dernier s'interroge sur la manière dont nous utilisons le discours. Nous l'employons de nombreuses manières : la différence est considérable entre le conseil et la suggestion, la promesse et l'intention vague, etc. Parmi les différents actes de langage, l'acte illocutoire est celui qui consiste à faire quelque chose en disant quelque chose.<sup>32</sup> Dans le cadre d'une telle théorie, le texte est écrit pour modifier la représentation de la réalité politique, il est un instrument de l'action politique. C'est ce point qui intéresse Q. Skinner. Au-delà d'Austin, il faut encore mentionner l'influence du tournant linguistique (*linguistic turn*) provoqué dans la pensée anglo-saxonne, et tout particulièrement dans les milieux oxfordiens, par le second Wittgenstein. Alors que le *Tractatus logico-philosophicus* (1922) propose une vision du langage comme système formel, les *Investigations philosophiques* (1958), affirment au contraire la nécessité d'analyser le langage en situation – « *the meaning of a word is its use in the language*<sup>33</sup> ».

Si Q. Skinner accorde une telle place à la théorie de l'acte illocutionnaire, c'est parce qu'elle seule permet de comprendre l'intention de l'auteur, dans laquelle réside selon lui la clé de compréhension d'un texte. À ses yeux, l'idée d'une explication par le contexte socio-politique et historique est insuffisante à double titre : rendre compte d'un texte à partir d'un tel contexte exige que l'on puisse aussi expliquer pourquoi telle action a eu lieu ; l'explication doit être elle-même expliquée et ainsi de suite, à l'infini. Surtout, ce type de contexte ne nous

<sup>31</sup> M. Senellart, 'Républicanisme, *eudemonia* et liberté individuelle : le modèle machiavélien selon Skinner', in : *Aristotelica et Iuliana*, Instrumenta patristica, *Opus cit.*, p. 266.

<sup>32</sup> J. L. Austin, *Quand dire, c'est faire*, tr. de G. Lane, Points essais, Le Seuil, 1970, p. 112-113.

<sup>33</sup> L. Wittgenstein, *Philosophical Investigations*, tr. de G. E. M. Anscombe, Blackwell Publishers, 1997 [1<sup>ère</sup> éd. : 1953], p. 20. On trouve une traduction française de ce texte in : *Tractatus logico-philosophicus (suivi de Investigations philosophiques)*, tr. de P. Klossowski, Intr. de B. Russell, Gallimard, 1986 [1<sup>ère</sup> éd. : 1961].

dit pas quelle était l'intention de l'auteur en écrivant le texte.<sup>34</sup> Or, c'est celle-ci qui, pour lui, doit être avant tout élucidée afin de comprendre le texte. Pour en rendre compte, il faut la situer dans le contexte linguistique qui est le sien : il permet d'éclairer ce qui est dicible et de comprendre à quelle fin ce qui est dit est prononcé.<sup>35</sup>

J. G. A. Pocock et Q. Skinner ne partagent pas les mêmes présupposés méthodologiques. Cela tient sans doute au fait qu'ils n'ont pas le même objet. À chaque objet, sa méthode. J. G. A. Pocock souligne qu'il ne propose pas une exégèse de Machiavel, mais une analyse permettant d'isoler le « moment machiavélien » comme un problème qui se pose à diverses reprises dans l'histoire des idées politiques. Seuls *Le Prince* et les *Discours* font, dans cette perspective, l'objet de son attention et il ne les lit que pour y découvrir les éléments d'une pensée de la république confrontée à sa propre finitude, à sa fragilité et à ses faiblesses.<sup>36</sup> Le lecteur est donc mis en garde contre une confusion entre son commentaire et une « biographie intellectuelle complète » de Machiavel. C'est cette distorsion – assumée – de la pensée machiavélienne qui permet de concevoir un « moment machiavélien » comme arme de guerre anti-libérale. Son objet est le voyage d'un problème, d'une question dans le temps de la politique et de l'histoire des idées. De ce fait, l'enquête de l'historien de la pensée politique ne s'arrête en aucune manière à l'intention de l'auteur. Ce dernier n'est pas maître du sens attribué à son propos qui a une histoire infinie, faite des multiples significations qui lui sont attribuées, dans des sphères variées de l'existence.<sup>37</sup>

Il est significatif à cet égard que Q. Skinner et J. G. A. Pocock ne se reconnaissent pas les mêmes dettes intellectuelles. Chez ce dernier, la référence à l'œuvre de Th. Kuhn joue un rôle prépondérant : *La structure des révolutions scientifiques* a selon lui accoutumé ses lecteurs à l'idée que l'histoire des sciences est essentiellement une histoire des discours et des langages.<sup>38</sup> Th. Kuhn permet de concevoir l'idée de paradigme à partir d'un critère double, linguistique et politique.<sup>39</sup> Cette référence situe d'emblée le travail de J. G. A. Pocock dans l'étude des paradigmes et de leur évolution. Le privilège conféré aux paradigmes de langage par rapport à l'étude de l'intention de l'auteur dans son travail tient précisément à cet aspect : pour comprendre ce qu'un auteur a dit, ce qu'il est parvenu à faire en le disant, la manière dont il a été compris, les effets de sa parole à différentes époques, il ne suffit pas de considérer son intention et la force illocutionnaire de son propos, il faut envisager le vocabulaire, le langage qui structurait sa vision du monde et ses transformations dans le temps de l'histoire des idées politiques.

## VII. L'oubli du conflit et des rapports de force

Alors que les méthodes de J. G. A. Pocock et Q. Skinner diffèrent, elles ont un effet identique sur la constitution de leur objet respectif : l'attention au contexte linguistique et la volonté de dégager un paradigme à la fois politique et linguistique conduisent toutes deux à faire du conflit et des rapports de force un élément très secondaire dans le républicanisme machiavélien. C'est un élément qu'avait pourtant mis en évidence F. Gilbert de manière

<sup>34</sup> Q. Skinner, 'Meaning and context', art. cit., p. 59.

<sup>35</sup> Ibid., p. 63.

<sup>36</sup> J. G. A. Pocock, *Le Moment machiavélien*, Opus cit., p. 193.

<sup>37</sup> J. G. A. Pocock, *Politics, Language and Time*, Opus cit., p. 24.

<sup>38</sup> Th. Kuhn, *The Structure of Scientific Revolutions*, The University of Chicago Press, 1962; tr. en fr. de L. Meyer, Flammarion, 1983.

<sup>39</sup> J. G. A. Pocock : Men think by communicating language systems ; these systems help constitute both their conceptual worlds and the authority-structures, or social worlds related to these *Politics, Language and Time*, Opus cit., p. 15.

récurrente, en soulignant que l'idéologie républicaine pouvait être autant utilisée par le peuple que par les aristocrates florentin, et ce de manière concurrente. Chez J. G. A. Pocock, cette dimension est tout à fait absente : ce dernier peut d'ailleurs avancer qu'il n'a pas à en rendre compte, dans la mesure où il cherche moins à faire une exégèse de Machiavel qu'à déterminer le « moment machiavélien » comme concept permettant de penser certaines situations politiques.

Q. Skinner, en revanche, propose une interprétation de la pensée machiavélienne qui mérite, au sujet du conflit, d'être discutée. Il n'a pas ignoré l'importance de la théorie du conflit civil dans sa pensée. Elle est à ses yeux, avec la dissociation de la *virtù* et des exigences de la foi chrétienne, la source de l'écart entre Machiavel et la tradition de l'humanisme civique. Mais il en donne une interprétation trop irénique : selon lui, les tumultes sont la conséquence d'un « engagement politique intense et donc la manifestation de la plus haute *virtù* civique » ; ils « cimentent » la communauté au lieu de la dissoudre. Ce propos dissimule, derrière sa généralité, plusieurs inexactitudes. Tout d'abord, les tumultes favorables à la liberté sont le fait du peuple et non des grands. Surtout, Machiavel ne dit nulle part que la manifestation du désir de ne pas être dominé est une forme d'engagement civique. Il semble difficile de les interpréter en ce sens, car à Rome tout au moins, cette manifestation semble provenir d'une situation vécue comme contradictoire – la plèbe est requise militairement mais n'a aucune part au gouvernement de la cité.

Enfin, Q. Skinner envisage la participation civique comme l'accomplissement, actif et vigilant, des devoirs civiques. Cela sert évidemment l'usage qu'il fait du républicanisme machiavélien à l'adresse des citoyens d'aujourd'hui. Cependant, les *Discours* et *L'Histoire de Florence* invitent à concevoir la participation des citoyens dans ses formes institutionnelles, mais aussi extra-institutionnelles. Celles-ci constituent même la forme par excellence de la participation du peuple, puisqu'il existe toujours un décalage entre ce à quoi il prétend et ce dont il jouit, en raison de la nature dynamique de leur désir et de l'opposition des grands. La liberté ne fait pas chez Machiavel l'objet d'un don.<sup>40</sup> Rome devient et demeure une république parce que la plèbe force l'ordre institutionnel établi et contraint le Sénat à des réformes en échange de sa participation à la guerre. Son action s'apparente en ce sens à une effraction de l'ordre institutionnel établi. Les grands, qui détiennent initialement la totalité des magistratures ne lui accordent pas de bon gré une part de celles-ci. L'émergence et le maintien de la liberté apparaissent donc relever d'une violation répétée de l'ordre institutionnel établi.<sup>41</sup> Dans la mesure où le peuple se trouve initialement dépourvu de tout statut institutionnel, il ne peut réclamer une part des magistratures que sous la forme de la protestation, de la lutte, du coup de force. C'est un trait continu de la participation populaire : une fois acquis un statut institutionnel, le peuple continue à emprunter la même voie pour revendiquer toujours plus que ce qu'il a déjà obtenu. Le gommage de cette dimension par Q. Skinner constitue, après le rattachement de Machiavel au libéralisme politique, le second point problématique de son interprétation.

### VIII. Le républicanisme machiavélien : un nœud de tensions

Dans la promotion d'un Machiavel républicain, J. G. A. Pocock et Q. Skinner inventent finalement un compagnonnage complexe, voire ambivalent. Tous deux forgent une interprétation de son œuvre en vue de son usage pour le présent. Mais ils ne poursuivent pas

<sup>40</sup> Cl. Lefort, 'La verità effettuale', in : *Écrire à l'épreuve du politique*, Paris, Calmann-lévy/ Agora, 1992, p. 170.

<sup>41</sup> Machiavel, *Discours sur la première décade de Tite-Live*, I, 4, tr. de A. Fontana et X. Tabet, Paris, Gallimard, 2004, pp. 68-72.

la même finalité : J. G. A. Pocock cherche avant tout à refonder l'historiographie politique anglo-saxonne et à faire perdre au libéralisme politique et juridique la place exclusive à laquelle il prétend comme paradigme explicatif. Q. Skinner entend nourrir le libéralisme politique de l'appel républicain à la participation civique, afin de développer une conception politique de la liberté satisfaisante à ses yeux. Tous deux définissent leur démarche comme celle d'un historien de la pensée politique, par opposition à une certaine pratique de la philosophie, mais leur attention au contexte se déploie dans un système de références tout à fait distinct. Enfin, leurs interprétations se caractérisent par un commun « gommage » de la pensée du conflit civil, et une conception quelque peu apaisée de son républicanisme. Cependant, derrière cette conception partagée, l'on rencontre deux visions du républicanisme machiavélien tout à fait différentes, et même incompatibles.

Cet écart entre leurs visions tient à la manière dont chacun interprète la relation entre l'humanisme civique et Machiavel. En développant l'idée d'humanisme civique et en inscrivant la pensée républicaine de Machiavel dans son sillage, H. Baron n'avait pas approfondi de manière spécifique la question de l'unité de cet humanisme et partant de la pensée républicaine. F. Gilbert, en revanche, s'y est montré sensible plus d'une fois. Il a refusé l'idée d'une harmonie de vues entre l'humaniste et le marchand et introduit dans ses analyses de la pensée politique florentine l'élément de la conflictualité et du rapport de forces. C'est sous sa direction que W. J. Bouwsma a élaboré l'idée d'une forme de pensée républicaine tout à fait différente de celle développée à Florence : le républicanisme vénitien, qu'il a considéré comme une forme de défense de la liberté à part égale avec le républicanisme florentin et comme une seconde source d'inspiration pour la pensée républicaine américaine.<sup>42</sup>

Dans *Le Moment machiavélien*, J. G. A. Pocock ne fait pas sienne la double hypothèse gilbertienne d'une distance entre l'humanisme civique et le républicanisme machiavélien et d'une pluralité de républicanismes. Il reprend à son compte la perspective baronienne d'une continuité de l'humanisme civique à Machiavel. Celui-ci hérite à ses yeux, au même titre que n'importe quel autre penseur républicain de la Renaissance, de la conception aristotélicienne de la citoyenneté active.<sup>43</sup> Au contraire, dès son étude sur *Les Fondements de la pensée politique moderne*, Q. Skinner a refusé la thèse de la continuité. Il a défini un républicanisme machiavélien en pointant une différence au sein de l'héritage du républicanisme classique entre sa variante aristotélicienne et sa variante cicéronienne. On comprend sans peine l'intérêt que représente pour lui une telle opération : afin de pouvoir utiliser sa conception du républicanisme machiavélien pour mener une critique de la conception négative de la liberté tout en acceptant l'idée du primat du juste sur celle du bien, il a besoin de se débarrasser d'Aristote et de dissocier Machiavel de toute conception de la cité visant la poursuite d'un bien commun. Sans porter de manière spécifique sur Machiavel, son travail le plus récent, *L'artiste en philosophe politique, Ambrogio Lorenzetti et le Bon gouvernement*, participe d'une telle entreprise de dissociation entre différentes formes de républicanisme. Il ne peut apparaître que comme une hérésie pour J. G. A. Pocock, contre lequel il s'inscrit d'ailleurs de manière explicite.

## IX. La rupture de l'événementialité : une rupture passée sous silence

<sup>42</sup> W. J. Bouwsma, *Venice and the defense of republican liberty : Renaissance values in the age of the Counter Reformation*, Berkeley et Los Angeles, University of California press, 1968.

<sup>43</sup> J. G. A. Pocock, *Le Moment machiavélien, La pensée politique florentine et la tradition républicaine atlantique*, *Opus cit.*, p. xvii. Cf. aussi p. 3 et p. 84.

On ne peut que regretter, dans cette perspective, que Q. Skinner n'ait pas étendu son entreprise de dissociation entre l'humanisme civique et le républicanisme machiavélien à la compréhension du rôle de rupture théorique joué par la conscience d'une histoire incontrôlable propre à Machiavel et à ses contemporains. J.-L. Fournel et J.-Cl. Zancarini, dans le débat qui les oppose notamment à Q. Skinner ont fait leur cette « historicisation du texte », afin de démontrer à leur tour en quoi la conjoncture imprime sa marque sur la pensée, la contraint à formuler de nouvelles idées et questions.<sup>44</sup> Si la réflexion, à partir de 1494, emprunte ses habits aux auteurs du passé, il n'en reste pas moins qu'elle rompt avec les principes et présupposés de l'humanisme civique. Une même question, une thèse identique n'ont pas nécessairement, selon les conjonctures dans lesquelles elles sont énoncées, la même signification : « faute de prendre en compte les spécificités d'une conjoncture marquée par l'irruption de la guerre comme constante de la pensée politique, le socle commun à sa pensée et à celle de ses contemporains reste pour partie inexploité et la nature du rapport entre Machiavel et ses compatriotes demeure trop souvent en suspens (...) Machiavel est d'abord l'un des penseurs florentins qui eurent conscience, collectivement, d'entrer dans une nouvelle époque de l'histoire de leur cité ».<sup>45</sup>

L'annexion républicaine de Machiavel dans les trente dernières années, dominée par les travaux de J. G. A. Pocock et Q. Skinner dans le monde anglo-saxon, s'avère donc extrêmement complexe : les proximités entre les deux historiens de la pensée politique dissimulent souvent des divergences de vue et d'objectifs ; inversement, les différences n'empêchent pas certains accords. En outre, ils entretiennent avec ceux qui, avant eux, ont redonné un sens à l'idée d'un Machiavel républicain une filiation ambivalente, également faite de reprise et de distanciation. Faut-il s'étonner de cet état de fait ? Sans doute non. Il reflète la complexité même de l'idée de républicanisme qui doit être analysé moins comme un concept « clair et distinct » que comme un foyer de tensions à la fois théoriques et politiques. C'est plutôt un « concept essentiellement contesté » au sens où W. B. Gallie a employé cette expression pour désigner des concepts dont la caractéristique majeure est celle-ci : l'usage que certains en font peut être contesté par d'autre et aucune solution de l'ordre de la résolution logique ou du consensus politique n'est envisageable pour réconcilier ces usages. Cette dimension n'est aucunement propre à la pensée anglo-saxonne du républicanisme. La régionalisation de cette étude n'a de toute façon qu'une pertinence relative : si J. G. A. Pocock et Q. Skinner ont promu l'idée d'un Machiavel républicain, c'est dans le sillage d'historiens qui ont fui l'Allemagne dans les années 1930 à cause de leur origine juive et qui ont ensuite fait carrière aux Etats-Unis ; s'ils ont pris position contre la tradition historiographique et politique libérale ou contre la conception libérale (négative) de la liberté, c'est en héritant des catégories fondées par un penseur politique né au début du 20<sup>ème</sup> siècle à Riga, en Lettonie.

Marie Gaille-Nikodimov

<sup>44</sup> J.-L. Fournel et J.-Cl. Zancarini, *La politique de l'expérience, Savonarole, Guicciardini et le républicanisme florentin*, Edizioni dell'Orso, 2002, p. 7.

<sup>45</sup> J.-L. Fournel et J.-Cl. Zancarini, *Ibid.*, p. 9

## BIBLIOGRAPHIE

## Textes sources : Œuvres et articles

Baron (Hans),

‘Machiavelli, the Republican Citizen and the Author of *The Prince*’, d’abord publié dans l’*English Historical Review* (1961), publié dans une version révisée dans : *In Search of Florentine Civic Humanism. Essays on the Transition from Medieval to Modern Thought*, II, pp. 101-151

*Discorso del vincitore del premio forte dei marmi 1965* [sur internet]

*The Crisis of the Early Italian Renaissance : Civic humanism and republican liberty in an age of Classicism and Tyranny*, 2 vol., éd. révisée, Princeton, Princeton University Press, 1966

*In Search of Florentine Civic Humanism. Essays on the Transition from Medieval to Modern Thought*, 2 vol., Princeton, Princeton University Press, 1988

Berlin (Isaiah), *Liberty*, H. Hardy (éd.), Oxford University Press, 2002

Burckhardt (Jacob), *Die Cultur der Renaissance in Italien*, Basle, 1860 [*Civilisation de la Renaissance en Italie*, 3 vol., tr. de H. Schmitt, revue par R. Klein, préface de R. Klein, Paris, Le Livre de Poche, 1958]

Gautier (Claude), ‘Texte, contexte et intention illocutoire de l’auteur. Les enjeux du programme méthodologique de Quentin Skinner’, in : *Revue de métaphysique et de morale*, Avril 2004/ 2, pp. 175-192

Gilbert (Felix),

‘The humanist concept of the prince and The Prince of Machiavelli’, in : *The Journal of Modern History*, décembre 1939, vol. XI, N° 4, pp. 449-483 [en français : Le concept humaniste du prince et Le Prince de Machiavel’, tr. de M. Gaille-Nikodimov, in : *Cahiers philosophiques*, avril 2004, N° 97, pp. 87-115]

‘Florentine Political Assumptions in the Period of Savonarola and Soderini’, in : *Journal of the Warburg and Courtauld Institute*, Volume 20, 1957, pp 187-214

‘Bernardo Rucellai e gli Orti Oricellari. Studio sull’origine del pensiero politico moderno’, in : *Machiavelli e il suo tempo*, cf. infra

*Niccolò Machiavelli e la vita culturale del suo tempo*, 1964 ; 2<sup>ème</sup> édition enrichie : *Machiavelli e il suo tempo*, Florence, Il Mulino, 1977

*Machiavelli and Guicciardini : Politics and History in Sixteenth-Century Florence*, Princeton University Press, 1965 [*Machiavel et Guichardin. Politique et histoire à Florence au XVIème siècle*, tr. de J. Viviès, Paris, Le Seuil, 1996]

*A European Past, Memoirs 1905-1945*, New-York et Londres, W. W. Norton & Company, 1988

*History : politics or culture ? Reflections on Ranke and Burckhardt*, Princeton University Press, 1990

*History : Choice and Commitment*, Cambridge, Mass., Bellknap, 1977

Pocock (John G. A.), *The Machiavellian Moment : Florentine Political Thought and the Atlantic Republican Tradition*, Princeton, Princeton University Press, 1975 [*Le Moment machiavélien : la pensée politique florentine et la tradition républicaine atlantique*, tr. de L. Borot, Paris, PUF, 1996]

Skinner (Quentin)

*L’artiste en philosophe politique – Ambrogio Lorenzetti et le Bon Gouvernement*, tr. de R. Christin, Paris, Raisons d’agir, 2003

‘Sur la justice, le bien commun et la priorité de la liberté’, in : *Libéraux et Communistes*, textes réunis et prés. par A. Berton, P. de Silveira et H. Pourtois, PUF, 1997, pp. 209-226  
*La liberté avant le libéralisme*, tr. de M. Zagha, Paris, Le Seuil, 2000  
 (éd. avec G. Bock G. et M. Viroli), *Machiavelli and Republicanism*, Cambridge University Press, 1990  
*Machiavel*, tr. de M. Plon, Paris, Le Seuil, 1989 [1<sup>ère</sup> éd. en anglais : *Machiavelli*, Oxford, Past Master Pieces, 1981 ; nouvelle édition, 2000]  
*The foundation of Modern Political Thought*, Cambridge University Press, 1978 [en français : *Les fondements de la pensée politique moderne*, tr. de J. Grossman et J.-Y. Pouilloux, Paris, Albin Michel, 2001]

### Commentaires : Œuvres et articles

Audier (Serge), Machiavel, héritier du républicanisme classique ?, in : *Libéralisme et républicanisme*, Cahiers de Philosophie de l’Université de Caen, 2000, N° 34, pp. 9-35  
 Baccelli (Luca), *Critica del repubblicanesimo*, Rome, Bari, Laterza, 2003  
 Brown (Alison), ‘Hans Baron’s Renaissance’, in : *The Medici in Florence, the exercise and language of power*, Florence, L. S. Olschki et University of W. Australia Press. Perth, Italian Medieval and Renaissance Studies, 3, 1992  
 Engel (Pascal),  
     *La Dispute, une introduction à la philosophie analytique*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1997  
     (dir.), *Précis de philosophie analytique*, Paris, PUF, 2000  
 Fontana (Biancamaria), éd., *The Invention of modern republic*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994  
 Fubini (Riccardo), ‘Renaissance Historian : The Career of Hans Baron’, *The Journal of Modern History*, 64, N°3, 1992, pp. 541-574  
 Gaille-Nikodimov (Marie),  
     « Que Dieu puisse nous rendre nos conflits de classe ! » Albert Hirschman face aux conflits des démocraties multiculturelles, in : G. Borrelli (dir.), *Conflitti, teorie dei conflitti e mondializzazione*, Rome, Laterza (à paraître)  
     *Conflit civil et liberté. La politique machiavélique entre histoire et médecine*, Paris, Champion, 2004  
     ‘L’ordre conflictuel du politique : une formule ambiguë - Schmitt et Foucault, lecteurs de Machiavel’, in : *Multitudes*, 13, Été 2003  
 Hankins (James), dir., *Renaissance civic humanism : reappraisals and reflections*, Cambridge & New-York, Cambridge University Press, 2000  
 Lazzeri (Christian), ‘Prendre la domination au sérieux : une critique républicaine du libéralisme’, in : *Actuel Marx*, septembre 2000, pp. 55-68  
 Pettit (Philip), *Republicanism: a theory of freedom and government*, Oxford : Clarendon press, 1997 [en français : *Républicanisme : une théorie de la liberté et du gouvernement*, tr. de P. Savidan et J.-F. Spitz, Paris, Gallimard, 2004]  
 Rogers (Daniel), ‘Republicanism : the Career of Concept’, in : *Journal of American History*, 79, 1992, pp. 11-28  
 Silvano (Giovanni), *La ‘republica de’ Veneziani’ Ricerche sul repubblicanesimo veneziano in età moderna*, Leo S. Olschki, 1993, Il Pensiero politico, Biblioetca, 18.  
 Skinner (Quentin) et Van Gelderen (Martin), *Republicanism, A Shared European Heritage*, vol. I, *Republicanism and Constitutionalism in Early Modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002  
 Table ronde : regards sur le ‘moment machiavélien’ par M. Gaille-Nikodimov, O. Remaud, Th. Ménissier, in : *L’enjeu Machiavel*, actes de colloque, M. Senellart et G. Sfez (dir.), Paris, PUF/ Collège international de philosophie, 2001, pp. 231-254



Vasoli (Cesare), 'The Machiavellian Moment : A grand Ideological Synthesis', in : *The Journal of Modern History*, 49, N° 4, 1977, pp. 661-670